

José Eduardo Agualusa

LE PEUPLE DE
LA BRUME

Traduit du portugais (Angola)
par Dominique Nédellec

LA JOIE DE LIRE
depuis 1987 ENCOURAGE

Pour Carlos et Vera, qui ne m'ont pas laissé vieillir.
Pour Lara, pour la même raison, et pour les *pastéis de nata*.

Pour Verónica Metello, qui m'a présenté
à la société des admirateurs de nuages.

ROMAN POUR JEUNES LECTEURS & AUTRES RÊVEURS

(comprenant un très bref dictionnaire philosophique
du monde flottant à l'usage des néphélibates amateurs)

Dans la langue joyeuse des néphélibates, le mot qui veut dire «rêve» – ou plutôt l'éclat de rire qui veut dire «rêve» – est le même que celui qui veut dire «vie».

Han Li, *Secrets des néphélibates*

*(...) Un Indien descendra d'une étoile scintillante et colorée,
(...)
et se posera au cœur de l'hémisphère sud, en Amérique, dans un instant de clarté.*

Une fois exterminés la dernière nation indigène et l'esprit des oiseaux, des sources, de l'eau pure.

Plus avancé que la plus avancée des technologies les plus avancées.

(...)

À égale distance de l'Atlantique et du Pacifique.

De l'objet resplendissant, oui, l'Indien descendra.

Et ces choses que je sais qu'il dira, et fera, je ne saurais dire en quoi elles consisteront au juste.

(...)

Ce qui alors sera révélé surprendra le monde entier, non par son exotisme, mais parce qu'on se demandera comment il est possible que soit resté caché depuis toujours ce qui était l'évidence même.

Un Indien, chanson de Caetano Veloso

CHAPITRE UN

***Ciel:** ensemble des territoires où la vie est plus légère que l'air. Pour les anciens, un lieu dépourvu de passé, comme un chant d'oiseau sans qu'il n'y ait plus d'oiseau. Lieu vers lequel s'élèvent les rêves, y compris les mauvais.*

Après la fin du monde, nous sommes montés au ciel.

Il y a plus de trente ans que s'est produit le grand désastre – le Déluge. La mer a enflé et submergé les continents. La température au sol est devenue insupportable. En quelques mois, on a construit des centaines de dirigeables gigantesques. Parmi les plus grands, il y a le *Shanghai*, avec cinquante mille habitants, le *New York*, le *São Paulo* et le *Tokyo*, chacun avec plus de vingt mille personnes à leur bord. Les familles les plus pauvres, n'ayant pas les moyens d'acheter un appartement dans ces villes flottantes, se sont fabriqués des ballons, souvent rudimentaires, que nous appelons des radeaux.

Seul un pour cent de l'humanité a réussi à s'élever dans les airs, échappant ainsi à l'enfer tout en bas. Soit environ six millions de passagers. Malheureusement, la plupart des radeaux n'ont pas tenu longtemps. Ils sont tombés. Ont sombré dans la mer. Dix ans après le Déluge, il ne restait déjà plus dans les nuages que deux millions de personnes environ.

Les radeaux ont aménagé des villages suspendus, en reliant les ballons entre eux par un réseau de câbles phosphorescents, qui brillent dans la nuit, et un entrelacs de passerelles de corde.

On a également construit des dizaines de grands navires-villes. Obtenir l'énergie nécessaire pour maintenir la température à un niveau supportable dans ces villes a toujours été un problème. La dégradation des conditions de vie a provoqué des émeutes. Des bandes de marginaux ont alors pris le contrôle de plusieurs navires, aujourd'hui en ruine, à la dérive, même si, sur certains d'entre eux, d'après ce qu'on dit, une poignée de survivants résiste encore.

Je m'appelle Carlos Benjamim Tucano, et je suis né il y a seize ans dans un village, Luanda, qui rassemble plus de trois cents radeaux. Au total, ça représente une très vaste surface. Les villages étendus sont lents et difficiles à manœuvrer. Alors qu'un radeau seul, certes moins rapide qu'un dirigeable, parvient à éviter les tempêtes, en filant devant les nuages.

Mon père, Júlio Tucano, a disparu un jour d'ouragan. Il a chuté alors qu'il essayait de porter secours à un radeau, incendié par la foudre. Dès que le ciel a retrouvé son calme, nous avons demandé de l'aide à un ballon de pêche, le *Paraty*, dans l'espoir, un peu insensé, qu'il ait survécu à sa chute.

La famille Paraty pêche à la ligne, au filet, et en plongeant. Dans tous les cas, ils sont obligés de descendre leur radeau à seulement quelques mètres de l'eau. Ils plongent en s'attachant avec des cordes. De nombreuses espèces de poissons n'ont pas survécu à la hausse de la température et de l'acidité des océans. Parmi ceux qui ont résisté, il y a les requins. Leur population a beaucoup augmenté. Le premier

danger que doivent affronter les pêcheurs-plongeurs, c'est la chaleur. À la surface de l'eau, l'air est quasiment irrespirable. Pendant la journée, la mer est recouverte d'une brume épaisse : la visibilité réduite constitue ainsi un deuxième danger. Beaucoup de pêcheurs, en sautant, se blessent contre des détritiques qui flottent sur l'eau. Et le troisième danger, évidemment, ce sont les requins.

Les pêcheurs ont survolé la mer pendant plusieurs jours sans trouver trace de mon père. À Luanda, tout le monde s'est persuadé qu'il était mort lors de sa chute – c'était le plus probable. Et si ce n'est lors de sa chute, immédiatement après, noyé, ou asphyxié, ou dévoré par les requins.

Tout le monde, sauf moi :

— Papa n'est pas mort, ai-je dit à ma mère. Laisse-moi partir à sa recherche. Papa a plus de vies qu'un chat.

À vrai dire, je connaissais l'expression mais n'avais jamais vu le moindre chat. Les riches, à bord des dirigeables, élèvent des chats et des chiens. Sur les radeaux, en revanche, c'est impensable. Il n'y a pas suffisamment de nourriture. J'ai fait mes adieux à ma famille et à mes amis et je suis devenu navigateur solitaire. Le *Maianga* est un ballon de trois étages, très élégant. Sur terre, mon père était architecte ; c'est lui qui a conçu notre radeau. Il est né à São Gabriel da Cachoeira, une petite ville dans le nord de l'Amazonie, mais a grandi à Rio de Janeiro. Ses études terminées, il s'est rendu en Angola pour participer à la conception d'une ville nouvelle, et c'est là qu'il a fait la connaissance de ma mère, Georgina,

qui était bibliothécaire. Il n'a plus jamais quitté Luanda. Ou plutôt, il a quitté Luanda sur la terre pour gagner Luanda dans les airs, toujours en compagnie de ma mère.

Les grands dirigeables parviennent à éviter les intempéries. Ils subissent rarement les quatre saisons – et encore moins les tempêtes. Ils flottent, placides et indifférents, en suivant le soleil de l'été, empruntant ce qu'on appelle la Route des Lumières. Un nom parfaitement justifié : le long de cet itinéraire, la splendeur des grandes villes en arrive à concurrencer l'éclat des étoiles.

En étudiant sur Internet le trajet des grands dirigeables, j'ai découvert que l'un d'eux, le *Paris*, s'était écarté de la Route des Lumières pendant l'ouragan et avait frôlé notre village. Le plus étrange, c'est qu'il n'était pas passé au-dessus de la tempête pour échapper aux turbulences, comme c'est la règle, mais une centaine de mètres au-dessous de nous.

Aimée Longuet, une de mes amies virtuelles – amie sur Facebook – habitait alors sur le *Paris*. Elle y est née. C'est une fille blonde, avec un sourire resplendissant et une collection de chapeaux extravagants, qu'elle dessine et confectionne elle-même. Je suis allé sur Facebook et je l'ai interrogée au sujet de la tempête. Elle s'en souvenait très bien. Jamais elle n'avait vu une chose pareille. Le dirigeable avait subi une avarie très grave, il avait perdu son cap et avait été contraint de descendre.

— On a eu une peur bleue, m'a raconté Aimée. Il faisait si chaud sur les balcons que personne ne pouvait y rester plus

de cinq minutes. D'un autre côté, j'ai trouvé ça fabuleux. Une sacrée aventure.

Pour les riches, n'importe quelle contrariété devient une aventure. Trois semaines après avoir quitté Luanda, j'ai aperçu au loin, glissant en direction d'une aube sauvage, une immense raie manta argentée. C'était le *Paris*, le plus beau zeppelin du monde. Je l'ai rejoint en deux jours. J'en ai fait le tour, fasciné. J'ai demandé l'autorisation d'accoster, ainsi qu'un droit de visite. Sur la plupart des grands dirigeables, il faut payer un visa d'entrée, assez cher, valable pour un séjour de quelques heures seulement. Les passagers clandestins sont pourchassés et expulsés. Bien souvent, à ce qu'on raconte, ils sont tout simplement jetés par-dessus bord. J'ai eu de la chance. Ils cherchaient quelqu'un pour travailler en cuisine. C'était très peu payé. En contrepartie, j'avais accès, sur mon temps libre, à quelques-uns des équipements publics, notamment à la piscine de cinquante mètres, aux discothèques et aux bars. En plus de ça, il y avait de la nourriture. Des mets dont j'avais seulement entendu parler, à Luanda, au cours des longues conversations du soir, lorsque les anciens s'asseyaient pour se rappeler les années vécues sur la terre. Mes amis riches, amis virtuels bien sûr, nés et élevés dans des zeppelins dorés, aimaient me faire enrager en se filmant en train de dîner d'un canard à l'orange ou de savourer des barres chocolatées faites avec du véritable cacao. C'est sur le *Paris* que j'ai goûté pour la première fois du lait, des yaourts et de la viande de bœuf.

Ah, et les fruits, aussi. Oui, les Parisiens ont des vergers : avec des pommiers, des néfliers, des cerisiers. C'est qu'ailleurs, dans les nuages, certains sont prêts à tuer pour une pomme fraîche. Les cerises, par exemple, je ne savais même pas que ça existait.

Aimée est venue m'attendre à l'aéroport. J'ai mis le *Maianga* à l'ancre, à côté d'autres radeaux, la plupart en piteux état. J'ai trouvé que mon amie était très grande pour ses quatorze ans, même si elle ne l'était pas autant qu'elle en avait l'air sur l'écran de l'ordinateur. La réalité rapetisse les gens. Au cours des semaines suivantes, Aimée m'a montré tout ce qu'il était possible de visiter. Ce qui m'a le plus impressionné, c'est la piscine. Quand je suis entré dans l'eau, j'étais terrorisé, sidéré, car je n'avais jamais rien vu de pareil. En dessous de nous, tout en bas, il y avait la mer, une irréalité parallèle. La mer était cette chose terrifiante, recouverte de nuages, dans quoi nous jetions nos morts. La piscine du *Paris* avait un fond transparent. Plonger dans cette piscine, c'était comme sauter dans l'abîme sans la sécurité d'un bon câble. Mais Aimée a bien voulu m'apprendre à nager.

— D'abord, tu dois t'oublier, m'a-t-elle dit. Le bon nageur, c'est celui qui s'oublie.

Ensuite, elle m'a appris à nager sous l'eau. La plupart des gens s'emplissent les poumons au moment de plonger. Le plongeur expérimenté les vide, au contraire. Pour nager sous l'eau, il faut laisser à la surface et l'air et toutes ses pensées. Le premier comme les secondes ne font qu'embarrasser.

J'ai sympathisé avec l'un des cuisiniers, Manu Akendengue, un grand type athlétique, d'une agilité surprenante pour son âge. Manu est né sur terre, en France, dans une ville qui s'appelait Marseille. Peut-être que flotte encore quelque part un radeau, ou un petit dirigeable, portant le nom de *Marseille*. Les pays ont disparu, mais les villes existent toujours. La différence, c'est que maintenant elles voyagent. La toponymie est devenue mobile.

Manu Akendengue s'est porté candidat pour travailler sur le *Paris*, comme des milliers de gens, parmi lesquels certains des chefs les plus célèbres de France. Non content d'être excellent cuistot, Manu est aussi saxophoniste et s'y connaît comme personne en mécanique. Quand il était jeune, il était boxeur. À bord du *Paris*, tous les employés qui ont été engagés sur terre, y compris le personnel d'entretien, savent faire plein de choses. Manu cuisine, joue du saxo dans l'un des groupes les plus populaires du *Paris*, Les Anges Jazz Band, et donne un coup de main dans la salle des machines. Il a été le premier à me parler d'un mystérieux passager clandestin, qui serait soudain arrivé de nulle part et dont personne ne connaissait la véritable identité. On parlait de lui à voix basse. On l'appelait «l'Homme volant» et on l'aidait à se cacher pour qu'il ne soit pas expulsé par la police.

— Je veux le rencontrer. Où se trouve-t-il ?

Manu s'est penché vers moi et m'a répondu dans un souffle :

— Du calme. Je ne sais pas où il se trouve. Je ne sais même pas s'il existe vraiment. Les gens n'arrêtent pas d'inventer

des trucs. Ils veulent tellement croire en quelque chose, au-delà de cette réalité si dure.

— Dure ? me suis-je emporté. Ce qui est dur, c'est la vie là-bas, sur les radeaux.

Le cuisinier a souri et essayé de me calmer :

— J'imagine. Ce que je voulais dire, c'est que les gens ont besoin de croire à des prophètes. Il semblerait que cet homme ressemble à un prophète. Il rêve tout haut. Il parle dans son sommeil. Les gens lui posent des questions pendant qu'il dort, et lui leur répond. À ce qu'il paraît, il devine des choses.

— Il devine des choses ? Quel genre de choses ?

Le cuisinier a haussé ses larges épaules. Il a de nouveau fixé son attention sur son ragoût d'algues au fromage de chèvre, l'une de ses préparations les plus demandées :

— Je ne sais pas précisément, mon garçon. Je n'ai jamais vu cet homme. On dit qu'il devine des choses comme par exemple la météo qu'il fera dans une semaine. Le vainqueur du prochain championnat du monde. Ce sont les bruits qui courent. Comme je te l'ai dit, il se peut que tout ça ne soit que pure invention.

Les jours ont passé. Une nuit, je me suis réveillé en sursaut. Aimée se trouvait devant moi, ravissante, dans une robe en soie très légère, ornée d'orchidées jaunes, et elle riait aux éclats :

— Viens ! J'ai quelque chose à te montrer.

Elle m'a tiré par la main jusqu'au Niveau Zéro. La piscine du *Paris* ferme à 22h00. Aimée sait faire plein de choses étonnantes ; notamment, forcer les serrures. N'importe

quelles serrures, électroniques ou mécaniques. On est entrés. L'eau scintillait sous le clair de lune. C'était une nuit d'été, sans nuages, pure comme le cristal. Les étoiles brillaient dans l'immensité du ciel.

— Déshabille-toi ! a ordonné Aimée.

J'ai hésité :

— Et qu'est-ce qui se passerait si on nous trouvait ici ?

Mon amie s'est tournée. Elle a ôté sa robe. Sa peau, très blanche, semblait virer au bleu. Ses yeux, très bleus, étaient presque transparents. Elle a souri d'un air moqueur :

— Toi, ils t'expulseront. Peut-être qu'ils te jetteront à la mer. Tu te feras dévorer par les requins. Moi, je serai punie. Condamnée à travailler six mois en cuisine.

Elle a plongé, je l'ai imitée. C'est à ce moment-là que je suis tombé amoureux. Je ne m'en suis pas rendu compte immédiatement. C'est comme quelqu'un qui se fait piquer par un moustique : il se rend compte qu'il a contracté la malaria seulement plusieurs jours plus tard, lorsqu'il se sent à la fois fiévreux et gelé, et pris d'une angoisse sans fin, d'une envie de dormir et de rêver.

Nous sommes sortis de l'eau, Aimée s'est rhabillée. Sa robe mouillée lui collait à la peau, les orchidées sont devenues transparentes, si bien qu'elle m'a semblé plus nue avec sa robe que sans. Je l'ai serrée contre moi. Nous sommes restés de longues minutes assis, à côté de la piscine, à contempler les étoiles. Je me suis rappelé l'histoire que m'avait racontée le cuisinier :

— As-tu déjà entendu parler d'un passager clandestin qu'on appelle l'Homme volant ?

Les yeux d'Aimée se sont soudain éclairés. Elle aimait les mystères, et celui-ci semblait l'enchanter :

— De temps en temps, des rumeurs se mettent à circuler à propos de passagers clandestins. Des gens étranges qui arrivent ici, surgis de nulle part. Je me rappelle que, quand j'étais enfant, on racontait l'histoire de deux jumelles contortionnistes, qui s'étaient soi-disant introduites clandestinement dans la malle d'un magicien volant. J'ai aussi entendu un paquet d'histoires sur des ballons fantômes. J'adore ce genre d'histoires, sans y croire pour autant.

— Et si on partait à la recherche de l'Homme volant ?

Aimée a plongé son regard dans le mien. Elle avait les yeux humides :

— Tu crois que ça pourrait être ton père ?

Sa sagacité m'a étonné. Oui, quand Manu m'avait parlé de ce mystérieux voyageur, j'avais tout de suite pensé que ça pouvait être mon père. Le cuisinier m'avait prévenu, les habitants du *Paris* croyaient aux miracles. Ils voulaient y croire. Je n'étais pas très différent d'eux. Je voulais croire que mon père était toujours vivant. En même temps, je ne le reconnaissais pas dans cette description d'un prophète somnambule :

— Mon père n'a jamais parlé en dormant. Encore moins prédit quoi que ce soit. Ça ne peut pas être lui.

Aimée ne s'est pas découragée :

— On ne saura si c'est ton père qu'au moment où on le rencontrera. On va partir à sa recherche.

Le lendemain soir, en sortant des cuisines, j'ai trouvé Aimée qui m'attendait. Elle portait un pantalon en jean très usé et une veste, en jean également, déchirée aux coudes. Elle avait pris avec elle un petit sac à dos.

— J'ai tout ce qu'il faut. Des torches, le matériel qui me permet d'ouvrir n'importe quelle porte. De l'eau et des sandwiches au thon. J'espère que tu aimes ça.

Beaucoup de mes collègues dormaient dans des casernes, dans les labyrinthes sombres et étouffants qui s'enroulent, pareils à des racines obstinées, autour de la salle des machines. J'ai demandé à Léo, un garçon peu bavard, à l'épaisse chevelure noire, qui travaillait avec moi à la plonge, si on pouvait l'accompagner. Il s'est contenté de me répondre oui d'un signe de la tête, avec indifférence. Personne n'a vraiment fait attention à nous. À mesure qu'on avançait, l'obscurité semblait s'épaissir. On a vu un couple, avec deux petits enfants, en train de préparer quelque chose à manger. Les familles sont rares, ici. La plupart des travailleurs atteignent le *Paris* à bord d'un fragile radeau, seuls, désespérés, disposés à accepter n'importe quel emploi, dès lors qu'on leur fournit un coin pour dormir et un repas par jour. Oui, nous sommes des esclaves, tous autant que nous sommes. Cependant, contrairement à moi, qui peux partir quand je veux, vu que je dispose d'un radeau solide, la majorité des immigrants n'ont pas le choix. Ce qui explique

leur apathie. Non seulement ils ne protestent pas, ne se révoltent pas au sujet de leur condition, mais en plus ils ne supportent pas ceux qui protestent. Une fois, au travail, je me suis insurgé contre un aide-cuisinier après l'avoir vu gifler une fille de douze ou treize ans, arrivée depuis peu sur le *Paris*. À ma grande surprise, c'est à moi que l'offensée s'en est prise :

— C'est ma faute, a-t-elle crié. Je n'ai pas besoin que tu me défendes.

J'ai raconté l'épisode à Aimée. Elle m'a regardé, sous le choc :

— On ne sait pas comment vivent les pauvres. Je crois qu'on préfère ne pas savoir.

Léo nous a conduits jusqu'à un petit couloir. Des matelas étaient posés à même le sol. Du linge sur des étendoirs.

— C'est ici que j'habite. Je ne suis jamais allé plus loin.

— Qu'est-ce qu'il y a plus loin ?

Léo a répondu, irrité :

— Je ne sais pas. L'obscurité totale.

Je lui ai demandé s'il avait entendu parler de quelqu'un qu'on surnommait l'Homme volant. Il nous a lancé un regard effrayé :

— Non, jamais. Je ne sais rien de rien. Je ne veux pas avoir d'ennuis avec la police !

C'est alors que nous avons vu émerger de la pénombre une femme très maigre, vêtue d'une espèce de boubou africain, comme ceux que ma mère porte parfois, mais intégralement noir. J'ai remarqué une petite tache, ou un tatouage, en

forme de demi-lune, qui lui ornait le front, et, je ne sais trop pourquoi, la rendait encore plus inquiétante.

— L'Homme volant?! Moi, je l'ai vu.

Léo a agité ses mains devant elle, comme s'il avait voulu chasser une mouche.

— Espèce de folle! Ne croyez pas à ce qu'elle raconte.

— Je l'ai vu! a insisté la femme. Un bel homme. Il a un bras en écharpe. Il se l'est cassé en tombant.

J'ai senti mon cœur s'arrêter:

— Il s'est cassé le bras en tombant?

— Oui. Il est tombé dans les filets de protection, avec son deltaplane. C'est ce qu'on raconte.

— Tu lui as parlé?

— Oui, pendant son sommeil. Il m'a dit qu'un jour je foulerai de nouveau la terre.

— D'où viens-tu?

— Je suis née dans une ville qui s'appelle Durban, en Afrique du Sud.

— Ma mère aussi est africaine, ai-je répondu, enthousiasmé par cette coïncidence. L'Angola se trouvait en Afrique australe.

— Je sais parfaitement où se trouvait l'Angola. Et je sais où se trouve ce pays aujourd'hui: sous les eaux. Vous autres, les fils de l'air, vous n'imaginez pas comme la terre était belle.

Aimée l'a dévisagée, contrariée:

— On regarde des films. On sait très bien comment était la vie sur terre.

La femme a éclaté de rire, moqueuse :

— Les films! Connais-tu l'odeur de la savane après la pluie?! Sais-tu ce que c'est que de courir en toute liberté, sans jamais buter contre aucun mur? Peux-tu me dire quel goût a une mangue cueillie sur les plus hautes branches du manguier? Sais-tu seulement ce qu'est un manguier?

— C'est fini, cette époque-là.

— Toutes les époques finissent un jour. La tienne finira aussi.

— La mienne naît tous les jours, toujours nouvelle.

— Peut-être. Mais je préfère encore mon époque révolue à tes temps nouveaux. J'étais libre, sur terre, je pouvais aller où je voulais. Ici, dans le ciel, on est tous prisonniers, les riches comme les pauvres.

— C'est vrai, ai-je acquiescé. Je pense moi aussi que la plupart des gens ici, sur le *Paris*, comme sur les autres dirigeables, vivent comme des captifs. Il y a des exceptions. Moi, par exemple, j'ai mon radeau. Quand je voudrai, quand j'en aurai marre d'être ici, je partirai. Le ciel tout entier m'appartient, et le ciel n'a pas de murs.

La femme s'est tournée vers moi, soudain en alerte :

— C'est vrai, ce que tu dis? Tu as un radeau en état de naviguer?

— Il est plus qu'en état.

Elle m'a tendu la main :

— Je m'appelle Sibongile, mais tu peux m'appeler Bongu. Je suis sangoma.

— Sangoma ?

— Guérisseuse, si tu veux. Sur terre, je savais soigner les gens en utilisant seulement des herbes et des racines. Ici, je n'ai pas d'herbes, encore moins de racines. Alors je soigne les maladies de l'âme ; d'ailleurs, presque toutes les maladies sont des maladies de l'âme. Je prédis également l'avenir, comme celui qu'on appelle l'Homme volant. Vous voulez le rencontrer ?

J'ai acquiescé, en essayant de maîtriser mon impatience :

— Bien sûr. Tu peux nous conduire jusqu'à lui ?

— Je peux, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Un de ces jours, je veux que tu m'emmènes quelque part, sur ton radeau.

— Où ça, quelque part ?

— Un endroit. Je ne peux pas te dire lequel pour l'instant.

J'ai failli rétorquer que dans le ciel les « endroits » n'existent pas. Dans le ciel, tout est en permanence en mouvement. Je me suis retenu. J'aurais accepté n'importe quoi pour que Sibongile nous conduise jusqu'à l'Homme volant. Je lui ai dit que j'étais d'accord, et on a échangé une nouvelle poignée de mains. On a quitté Léo qui nous regardait, ébahi, et on a plongé dans la pénombre.